

## Deux remarquables discours du Roi

---

*On sait l'impression profonde qu'ont causée dans tout le pays, et dans les milieux scientifiques et industriels en particulier, les deux remarquables discours qu'a prononcés le Roi : le premier, en octobre 1927, lors des fêtes du 110<sup>e</sup> anniversaire de la fondation des Usines Cockerill, à Seraing; le second, en octobre 1928, à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de l'Association des Ingénieurs sortis de l'École des Mines de Mons.*

*Nul n'ignore que le premier de ces discours a amené la création du Fonds National de la Recherche Scientifique et que, comme suite à l'appel du Roi, des souscriptions nombreuses et importantes sont parvenues à ce Fonds, qui dispose actuellement d'un capital de plus de 100 millions.*

*Nous sommes persuadés que nos lecteurs reliront avec le plus vif intérêt ces deux remarquables discours et seront heureux de les posséder.*

*C'est pourquoi nous les publions ci-après.*

LA RÉDACTION.

---

*Discours prononcé par le Roi, en octobre 1927, aux fêtes du 110<sup>e</sup> anniversaire de la fondation des Usines Cockerill, à Seraing.*

MESSIEURS,

Je suis très sensible à votre accueil.

Je remercie sincèrement M. CHAINAYE et M. GREINER des paroles chaleureuses qu'ils m'ont réservées dans leurs allocutions.

C'est avec une vive attention que j'ai écouté le discours si riche en faits de votre éminent directeur général. Il nous a fait un tableau saisissant de ce qu'a été la fondation et le développement de cet établissement industriel le plus grand et le plus ancien du pays, et qui porte un nom connu du monde entier.

Cette histoire donne un exemple impressionnant de ce que peut l'initiative d'un homme, d'un ouvrier qui n'a pour toute fortune que son intelligence, mais qui voit juste et dont les idées sont servies par une inlassable ténacité.

Il est remarquable que cet Anglais, à la clairvoyance duquel on ne pourrait assez rendre hommage, ait trouvé autant d'hommes qui l'ont compris : collaborateurs, techniciens et ouvriers. C'est qu'il avait eu affaire à ces admirables populations qui, depuis des siècles, ont illustré leur région par leur intelligence, leur activité, leur fière vaillance, et qui, dans l'essor économique de la Belgique, ont donné à la patrie des chefs d'entreprises, des ingénieurs, des travailleurs qui peuvent se ranger parmi les premiers du monde.

L'activité de JOHN COCKERILL jusqu'à sa mort prématurée résume le développement de l'industrie du fer et de

la construction mécanique à cette époque. L'entreprise, sous forme de société anonyme, garde les traditions de son fondateur ; ses dirigeants savent s'inspirer de ses vues d'avenir. La première sur le continent, la Société Cockerill traite avec l'ingénieur anglais BESSEMER pour introduire son procédé en Belgique. Elle s'assure des concessions minières qui doivent lui procurer le combustible et les minerais propres à sa fabrication. Elle crée un chantier naval et n'hésite pas à tourner ses regards vers les pays lointains capables d'alimenter sa prodigieuse activité.

Il est bien sincère l'hommage que nous apportons à des hommes qui ont rendu de tels services au pays. Nous confondons dans un même sentiment tous ceux : industriels, ingénieurs et ouvriers, qui ont assuré la grandeur de cette entreprise et qui, aujourd'hui encore, maintiennent sa haute réputation en accroissant sans cesse sa production. N'oublions d'ailleurs pas qu'à côté des progrès techniques, la société n'a cessé de se préoccuper du bien-être de son personnel. Elle s'est signalée, il y a longtemps, par d'heureuses initiatives d'ordre social, en créant de multiples institutions de prévoyance et de philanthropie, et en s'intéressant au développement intellectuel et moral des travailleurs. Je pense que je serai l'interprète de tous en célébrant les mérites de M. GREINER et de son père, qui ont apporté une part si marquante, et avec un dévouement si éclairé, à l'œuvre de direction des usines.

Je me réjouis, Messieurs, de me trouver ici au milieu d'une élite nombreuse parmi laquelle sont représentés tous ceux qui concourent à maintenir et à accroître notre production industrielle. Je tiens à les assurer de mon dévouement aux grands intérêts économiques du pays. Depuis près de cent ans, ma famille a eu la constante ambition

de contribuer à l'essor industriel et commercial de la Belgique.

L'établissement dont nous célébrons aujourd'hui le jubilé plus que centenaire participa largement à montrer aux Belges, enfermés dans d'étroites frontières politiques, la voie qui devait conduire leur pays à une des premières places parmi les grandes puissances économiques du monde.

Une nation se préserve de la décadence et est sûre de rester forte quand elle suit résolument la marche du progrès dans tous les domaines et qu'elle utilise les meilleures aptitudes de ses nationaux au profit de l'accroissement de son bien-être général. Hormis le charbon, la Belgique ne dispose guère de ressources naturelles, mais elle possède le courage, l'énergie au travail de ses habitants, leur esprit d'initiative doublé d'un remarquable sens pratique.

Ce sont là d'incomparables richesses, et ces qualités fondamentales de la race ont pu donner toute leur mesure grâce au régime de libertés plus étendues que dans aucun autre pays.

Il est utile de constater que ce qui a assuré le succès et la prospérité de Cockerill, c'est que, depuis son fondateur et à son exemple, ses dirigeants ont eu des vues prévoyantes, un sens averti de l'avenir. Ils ont été en avance sur le temps ; John Cockerill a été le premier et longtemps le seul à avoir conçu un établissement de cette ampleur. Ses successeurs ont, souvent avant d'autres, adopté les méthodes les plus progressives et les plus perfectionnées.

Il se dégage de tout cela une haute leçon. Il faut que, moins que jamais, nous ne nous laissions pas distancer par nos concurrents.

La science moderne ouvre des perspectives nouvelles et presque infinies à la technique. C'est dans les laboratoires de recherches que s'élaborent les rudiments de l'industrie future, et cependant, l'on ne peut se défendre de quelque inquiétude lorsque l'on constate la pénurie des moyens matériels dont les hommes de science disposent aujourd'hui, chez nous, pour poursuivre leurs études et leurs travaux. Il y a, en Belgique, une véritable crise des institutions scientifiques et des laboratoires, et les difficultés économiques issues de la guerre et de l'après-guerre ont mis les pouvoirs publics hors d'état de prendre, par leurs seuls efforts, les mesures décisives et radicales qui se recommanderaient pour remédier au mal. Le public ne comprend pas assez, chez nous, que la science pure est la condition indispensable de la science appliquée et que le sort des nations qui négligeront la science et les savants est marqué pour la décadence. Des efforts considérables et soutenus, des initiatives multiples s'imposent, si nous voulons — et nous devons le vouloir — maintenir notre rang et notre réputation. De nos jours, qui n'avance pas, recule. Je suis persuadé que l'élite industrielle qui m'écoute le comprend parfaitement. Je demande à tous ceux qui forment cette élite de penser souvent à nos universités, à nos écoles spéciales, à nos laboratoires. Le champ est largement ouvert, dans ce domaine, à l'initiative privée. Il faut que, nous inspirant d'exemples bien connus, mais jusqu'ici beaucoup moins fréquents en Belgique que dans certains pays étrangers, nous trouvions tous ensemble les moyens pratiques de promouvoir la science et d'encourager les chercheurs et les savants.

L'énergie nationale — dont nous célébrons aujourd'hui l'une des plus remarquables conquêtes dans le domaine

industriel — nous est un sûr garant des possibilités de réalisation qui se déploient devant nous. La guerre a mis cette énergie à une redoutable épreuve. Mais cette épreuve, les Belges l'ont surmontée, grâce à leur indomptable courage et à leur amour de l'indépendance. Ils ont vraiment, dans ces temps héroïques, justifié leur devise !

Notre outillage économique, fruit d'efforts et de sacrifices séculaires, fut en grande partie détruit, mais personne ne songea à se décourager. La belle devise de Cockerill : « Courage to the last », caractéristique de la conduite du pays pendant la guerre, fut réellement celle des Belges attelés à la restauration du pays épuisé et ruiné par quatre ans d'une implacable occupation.

Nous pouvons avoir foi dans nos destinées : une nation libre comme la nôtre écrit elle-même son histoire. Notre passé peut répondre de ce qu'elle sera dans l'avenir. Notre ardeur au travail restera la grande richesse du pays. Les initiatives de nos industriels et de nos financiers, la science de nos ingénieurs, l'habileté de nos ouvriers, viendront à bout de tous les obstacles.

*Discours prononcé par le Roi, en octobre 1928, à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'Association des Ingénieurs sortis de l'Ecole des Mines de Mons.*

MESSIEURS,

Je suis fort sensible aux paroles aimables, mais trop élogieuses, que m'a réservées dans son discours le distingué président de l'Association des Ingénieurs de l'Ecole des Mines de Mons. Je l'en remercie sincèrement.

M. SOUPART a rendu un légitime hommage, auquel je m'associe de tout cœur, aux éminents fondateurs de cette école et de cette association, ainsi qu'à leurs dignes successeurs.

L'esprit qui animait ces hommes d'élite n'a pas cessé d'inspirer ceux qui continuent leur œuvre et qui font des efforts constants et fructueux pour maintenir l'enseignement technique, d'une part, et l'organisation industrielle, d'autre part, à la hauteur des découvertes nouvelles de la science et des inventions qui en dérivent.

L'avenir du pays est lié au développement de sa capacité de production et la recherche scientifique apparaît comme une condition primordiale de ce développement. C'est une vérité que nul ne conteste en Belgique, ainsi que l'ont prouvé les libéralités dont a été l'objet le Fonds National de Recherches, organisé il y a à peine un an.

Mais l'ingénieur, et M. SOUPART l'a rappelé, n'est pas seulement un conducteur de la machinerie industrielle : c'est aussi un conducteurs d'hommes, et, dans l'industrie, la mise en œuvre des forces morales n'est pas moins indispensable que l'agencement des forces physiques. Le rôle social de l'ingénieur va de pair avec son rôle technique.

Je m'en suis rendu compte plus que jamais au cours de mon récent voyage dans la Colonie.

L'ingénieur, au Congo, est appelé à exercer une action de premier plan, qui va de pair avec celle du médecin hygiéniste. L'état démographique déficitaire des régions centrales de l'Afrique commande d'économiser la main-d'œuvre et, par conséquent, aussi, de la protéger pour la conserver, et les raisons économiques s'accordent avec les raisons humanitaires pour déterminer le choix d'un régime de travail qui soit bien adapté aux conditions propres de la Colonie. La machine doit partout seconder le bras, et les perfectionnements de l'organisation industrielle apparaissent comme des garanties essentielles de la prospérité de nos entreprises et du bien-être des populations noires et, par conséquent, comme de puissants facteurs de civilisation.

Ces considérations, Messieurs, ne sont pas de pure théorie.

Elles découlent des faits et de l'expérience, ainsi qu'il est facile de le constater en Afrique.

La carrière est ouverte, dans notre Colonie, aux ingénieurs de talent. Votre association l'a compris, et son président vient de nous annoncer la création prochaine d'une section congolaise. Cette initiative est digne de tous les éloges. Faut-il rappeler à ce propos que c'est à l'un des vôtres, à un savant professeur de votre Ecole, que nous devons la découverte des immenses richesses minières du Katanga?

Mais des problèmes nouveaux, d'une gravité exceptionnelle, se posent aussi dans la métropole, qui réclament l'attention de l'ingénieur et dont la solution encore dépend de l'alliance étroite de la science et de la pratique.

Il existe en ce moment une crise du charbon dont s'inquiètent surtout les Anglais, mais qui menace tous les pays producteurs de houille, et, parmi eux, la Belgique.

Dans la conférence mondiale du combustible qui s'est tenue à Londres tout récemment, Sir ROBERT HORNE a prononcé à ce propos des paroles significatives :

« C'est la houille, a-t-il dit, qui a créé la prospérité de la Grande-Bretagne, et c'est par la houille encore que cette prospérité sera sauvée. »

Il entendait par là que la terrible concurrence du pétrole, qui est la cause principale de la crise, pouvait être vaincue par un meilleur emploi du charbon, grâce à des procédés de distillation qui permettraient d'en utiliser, à un degré jusqu'ici inconnu, la puissance calorifique, dont une énorme partie se perd aujourd'hui en fumée.

Sir ROBERT HORNE ne voulait donc pas dire que c'était par un regain de succès de la houille brute que se rétablirait la prospérité britannique. Il faisait allusion aux procédés nouveaux auxquels il faudrait soumettre le charbon pour en tirer un rendement économique parfait.

Une tâche admirable s'offre dans ces voies nouvelles au génie de la recherche et de l'invention. Elle appelle tout naturellement le concours des ingénieurs d'une école comme la vôtre, qui, située au chef-lieu d'une province grande productrice de houille, s'est attachée d'une manière particulière à la technique de l'industrie houillère et de l'utilisation du charbon.

Chez nous, vous le savez mieux que moi, de graves dangers menacent notre principale industrie.

Nous nous défendons difficilement contre les charbons étrangers qui, chez nous, viennent nous faire concurrence.

En voyant autour de moi nos dirigeants de charbonnages, je ne voudrais pas laisser passer cette occasion d'insister sur la nécessité, pour eux, d'unir plus que jamais leurs efforts et de maintenir, entre eux, une étroite solidarité.

Pour lutter avec des chances de succès, il faut les ententes, dont une des formes fécondes sont les syndicats de vente. Ce sont les moyens les plus capables de favoriser l'exportation, en permettant des ententes internationales; l'exemple d'autres branches de notre industrie est là pour le prouver.

Dans le passé, nos industriels ont toujours su triompher des difficultés, quelque grandes qu'elles aient été. Aujourd'hui encore, j'en suis convaincu, ils seront à la hauteur de la situation et ils s'appliqueront à subordonner l'intérêt particulier à l'intérêt général de notre production charbonnière.

Et c'est ainsi que les générations successives sorties de l'Ecole des Mines ont fait et feront honneur à son enseignement. Celui-ci mérite l'hommage de tous pour les travaux qu'il inspire.

Votre institution, qui a rendu tant de services au Pays, ne faillira pas, j'en suis sûr, aux nouveaux devoirs qui l'attendent.